

Strikes (ce tremblement qui agite mes jambes)

En venant à Valparaíso en novembre 2019, j'ai laissé le mouvement des Gilets Jaunes en France pour découvrir le mouvement social chilien. Il ne fait aucun doute que la ligne qui relie ces deux actualités est beaucoup plus courte que le demi-tour du monde qu'elle m'a fait parcourir. Exprimés à travers des circonstances différentes, les enjeux sont proches, au point même que l'incroyable complexité économique, politique ou climatique qui détermine l'état du monde semble pouvoir s'exprimer aujourd'hui par une formule simplifiée et valable partout : le pouvoir néo-libéral contre le peuple.

No estamos en guerra (nous ne sommes pas en guerre), a répondu le peuple chilien à Sebastián Piñera. Mais même si nous sommes pas tous et toutes exposé·es en première ligne, le fait est là : le pouvoir néo-libéral a déclaré la guerre au peuple, par la bouche de ses avatars en place à Santiago, à Rio et à La Paz comme à Paris, à Beyrouth, à Hong-Kong et ailleurs.

Dans toute mon activité d'artiste sonore, la question de l'écoute a toujours été aussi importante que celle de la musique. Il s'est toujours agi de composer l'écoute autant que les sons. Bien qu'il ait profondément nourri ma propre pratique, l'exercice de l'écoute profonde me semble aujourd'hui insuffisant, frustré : on entend intensément, mais on n'entend pas tout, on n'entend pas les circonstances. Les crises actuelles, et avec elles le sentiment que la communauté artistique ne s'incarne pas toujours dans les mobilisations, ajoutent encore au trouble : pour importante qu'elle soit, la sérénité de mes écoutes semble en contradiction avec les bruits de l'époque. Certains sons ne s'entendent que debout, dehors, en marchant, en sautant ou en criant avec les autres. J'ai ce sentiment aujourd'hui que les auditoriums où l'on m'invite parfois à jouer ma musique pourraient me rendre sourd à ce qui se passe dehors. La musique électroacoustique s'écoute avec un abandon composé, en fermant les yeux avec le sérieux de l'acousmatique. Je connais cet exercice et je sais ce qu'il a d'important. Pourtant j'ai de plus en plus de mal, aujourd'hui, à fermer les yeux et à rester immobile.

Elle est étrange, l'immobilité de l'écoute des musiques savantes, abritée de la rumeur du dehors par des architectures qui sont autant construites avec des pierres qu'avec les mailles d'un tissu politique, culturel et social. La musique électroacoustique, pour révolutionnaire qu'elle ait pu être, a maintenu un certain nombre des habitudes de la bourgeoisie, et notamment ce privilège d'écouter en fermant les yeux et en restant immobile, dans des fauteuils confortables. Par rapport à l'immense majorité des musiques, plus populaires ou plus commerciales, qui invitent au mouvement, et dont l'écoute s'accompagne presque toujours d'une forme de danse, il y a là une spécificité remarquable. À moins que cette immobilité ne soit elle aussi une danse car, après tout, la danse n'exclue pas l'immobilité de ses possibilités.

De même que tous les haut-parleurs sont des armes, toutes les danses sont des pratiques martiales. Parmi elles, beaucoup ont été absorbées par le divertissement de l'économie capitaliste, jusqu'à devenir des gestes vides. Certaines, aussi, ont été instrumentalisées dans les rituels du pouvoir économique et culturel. Mais d'autres encore sont restées des techniques de self-défense, des actes de résistance symboliques, des danses d'esclaves préparant la révolte ou des danses queer construisant la puissance des corps, des danses qui font face aux dominations culturelles, qui désenvoutent la normativité ou la docilité imposée aux corps des dominé·es. Avec la danse, les dominé·es canalisent l'énergie sonore de la musique à l'intérieur des corps, et construisent individuellement la résistance collective. Danser pour faire corps avec la musique, et écouter, donc.

La musique électroacoustique, elle, s'écoute en fermant les yeux, sans bouger. Ça semble le contraire de la danse mais c'est bien une pratique corporelle, qui s'apprend, a ses figures imposées, demande de l'exercice, de l'entraînement. C'est une danse qui a rendu possible l'absence totale de mouvement, parce qu'elle a entièrement déléguée la nécessité de « faire corps » à l'architecture, à la

technologie ou à la légitimité culturelle. Si elle est, elle aussi, une pratique martiale, c'est la danse des officiers, qui se danse loin de la première ligne.

En venant à Valparaíso, dans une ville en crise et dans un festival en crise, j'ai voulu me donner l'occasion de vivre mes propres crises. Il ne s'agissait pas de renier ma pratique de l'électroacoustique, ni la possibilité de l'écoute profonde et sereine, mais de me donner l'occasion de vivre ce tremblement qui agite mes jambes, depuis quelque temps, quand je ferme les yeux pour écouter. En réalité, malgré l'héritage institutionnel et bourgeois qui en a élevé les murs, les auditoriums sont aussi des zones à défendre, et il nous faudra aussi protéger la sérénité et l'intimité de nos écoutes futures.

Mais pour *Strikes*, j'avais besoin d'accepter que l'énergie, le rythme et la violence empêche de s'asseoir, donne envie d'ouvrir les yeux et de bouger, ne puisse s'écouter qu'avec la danse. Peut-être que j'avais besoin de me rassurer, aussi, en essayant de voir si je pouvais faire une musique qui pourrait, au moins un tout petit peu, donner envie de partir en manif, parce que j'ai l'impression qu'on va en avoir de plus en plus besoin.

pali meursault,
de retour de Valparaíso, janvier 2020.